

Une demie sonna de nouveau à la pendule.

— L'heure du ballet ! murmura le banquier.

Cette fois il ne se trompait pas.

— Nous reprendrons cet entretien, dit-il. Oublie, crois-moi, ta Cendrillon. Tu épouseras quelque Italienne aux yeux de velours, quelque Américaine richissime. Nous recauserons... Je trouverai bien un moment pour causer avec toi. Je... je ne te laisserai jamais manquer d'argent.

Il s'éloigna rapidement.

De ce discours, Edouard ne demeura frappé que de ce qui concernait son mariage.

— Une étrangère ! pensa-t-il tandis que roulait dans la cour la voiture qui apportait le banquier. Pourquoi une étrangère ? Je préfère une Française, moi, une belle et bonne Française... et cette Française... c'est Antoinette.

## II

Le jour même où cette conversation avait lieu chez le banquier Eframberg, le prince Rodolphe Frederici dînait chez M. Le May.

Dès son arrivée à Paris, où il se proposait de passer l'hiver, le prince Rodolphe avait fait une visite à Etienne Le May, qui le présenta à son père et à ses sœurs.

Les deux jeunes gens s'étaient connus en Italie, où le fils du négociant avait fait un voyage.

A la suite de cette première visite, M. Le May montra à son fils quelques lettres soigneusement conservées, et lui dit :

— D'après ta correspondance, tu as dîné, à Naples, trois fois chez le prince Frederici, sauf erreur ou omission. Crois-tu que ce chiffre soit exact ?

— Trois ou quatre fois, répondit Etienne.

— Mettons quatre fois, continua M. Le May. En conséquence, nous ferons quatre invitations au prince, de ta part et de la mienne, pendant son séjour à Paris. Tu le verras en outre particulièrement autant que cela te fera plaisir.

De prime abord, cette façon de traiter les relations sociales par doit et avoir pouvait sembler mesquine.

Certes, il est bon de tenir compte des politesses reçues, mais un dîner accepté n'est pas, en résumé, une dette à échéance fixe ou flottante.

Cependant Étienne Le May, qui connaissait très-bien son père,